

LES CHEMINS DE LA PAIX

1 ANTOINE

Antoine, l'air absorbé, mâchonnait un gros crayon bleu au-dessus d'une carte muette.

La guerre finie, une importante firme de margarine avait lancé un concours pour les moins de quatorze ans qui demandait de tracer un tour du monde réalisable en quatre-vingts jours. « Sans l'aide des parents », précisait le règlement.

L'enfant n'attendait d'ailleurs aucune aide d'un père incapable de situer la France sur le planisphère. Un père abruti par l'usine, qui élevait avec d'énormes difficultés trois garçons dans un modeste pavillon de la banlieue parisienne entouré d'un potager et d'un poulailler.

Les fins de mois préoccupaient plus Bretonne que les secrets du Tibet et il ne pouvait comprendre son fils aîné qui, depuis une bonne semaine, passait le plus clair du temps à rêvasser devant une carte.

- Tu ferais mieux de venir me donner « un coup de patte » dans le jardin que de perdre ton temps à je ne sais quoi ! Antoine soupira. Comment remplir cette carte ? Comment deviner combien de temps il fallait à un navire pour traverser le Pacifique ? Comment savoir s'il y avait des trains en Chine, des ponts sur l'Amazone ? Il laissa échapper un vague geste d'impatience et posa son crayon. Il reconnaissait le contour des cinq continents mais n'était pas sûr de la différence entre Tahiti et Haïti. Pourtant l'inconnu, le lointain le fascinaient. Il n'aurait pu expliquer ce sentiment. Sentiment qu'exacerbait la vue du chameau en bois d'olivier qui trônait devant lui sur le meuble breton de la salle à manger, souvenir d'un pèlerinage en Terre Sainte offert par l'oncle Amédée. Antoine fixa la carte. La remplir, la vaincre, l'enchaîner par un parcours judicieux ne lui laissait plus de repos.

Il se voyait déjà luttant contre des fauves aux gueules terrifiantes dans la savane africaine, repoussant une attaque d'Indiens dans le Mid-West américain ou échappant à des meutes de loups affamés dans les forêts enneigées de Sibérie.

Antoine ferma les yeux. Longtemps. Il avait besoin de se concentrer pour imaginer le parcours. Il en commença le tracé, tenant compte que le train à vapeur qui passait chez lui à Brunoy reliait Paris à Marseille en dix heures et que les avions à hélices d'Orly qui vrombissaient parfois au-dessus de sa tête devaient atteindre New York en quelque douze heures de vol. Un de ses frères s'avoua incapable de remplir sa carte et la lui abandonna.

Antoine reçut deux prix fort précieux : un sac à dos et un grand atlas. Un pour chaque carte envoyée.

Souvent il se réfugiait dans le grenier, non pas tant pour éviter l'ordre du père de bêcher le jardin ou soigner les poules que pour étudier en toute quiétude

ses livres de géographie. L'encre noire des photos s'écrasait sur un mauvais papier jaunâtre exigeant parfois le secours de la légende pour distinguer l'Esquimau du Touareg ! Qu'importe, il pouvait rêver. Certaines fois, le désir d'aller voir sur place le tenaillait si fort qu'il serait parti immédiatement. Malheureusement, tous ses plans d'évasion se terminaient sur la même note d'amertume : il ne partirait jamais. Il n'y avait pas de sous à la maison et monsieur Bretagnolle ne parlait jamais voyage.

A six ans, pourtant, Antoine avait franchi une frontière. A Bâle, en pleine guerre. Le père avait emmené la famille pour y trouver un peu de viande. Antoine avait ressenti une grande excitation. Il avait cherché en vain le tracé de la frontière, ne sachant pas encore qu'elle est invention des hommes. Tout lui avait semblé magique de « l'autre côté ». Mais au retour l'œil sévère du douanier, la crainte qu'il inspirait, l'avaient fait tressaillir comme l'horrible portrait du Belzébuth de son catéchisme.

A Dole, sur le chemin du retour, les Bretagnolle avaient dû quitter la gare, la voie ferrée ayant été bombardée entre-temps, et gagner un contrôle routier américain à la sortie de la ville. Tandis qu'ils attendaient, le jeune voyageur avait pu observer à loisir les sentinelles yankees qui filtraient le trafic. Il ne comprenait rien à leur conversation. L'un des soldats délayait une poudre jaunâtre pour faire une omelette. Du « égue-povedère », murmura la mère d'Antoine jetant un coup d'œil sur la boîte en fer blanc du cuisinier. Un autre croquait une tomate comme une simple pomme, sans vinaigrette, et plusieurs mâchouillaient du « souingue-gomme ». L'enfant ouvrait des yeux ronds devant ces étranges personnages dont l'air bonasse toutefois inspirait l'amitié, contrairement aux « Boches » qu'il croisait dans sa rue. Cette rencontre avait piqué au vif la curiosité d'Antoine. Pourquoi ces gens ne parlaient-ils pas comme ses parents ? Pourquoi étaient-ils si forts ? Pourquoi mangeaient-ils des choses bizarres ? Pourquoi ?

Finalement les Bretagnolle avaient regagné Paris dans un fourgon de pommes de terre désigné par les Américains. Antoine, enfermé à l'arrière avec son frère dans l'obscurité, avait jubilé en enfourchant le plus haut sac. Il ne savait pas que cela s'appelait faire du stop mais un frisson l'avait parcouru dès que le véhicule avait démarré.

Les premiers souvenirs d'Antoine avaient donc été ceux de la guerre. Même si à l'époque il n'avait rien trouvé d'anormal aux tickets pour le pain et le lait, aux marchés quasi-déserts, aux sacs de cailloux-lentilles, aux plats de topinambours et de rutabagas ni aux savonnettes de glaise, il n'avait pas oublié le bruit assourdissant des chars d'assaut, le vrombissement des escadrilles de bombardement, le hurlement de l'alarme qui l'avait précipité à plusieurs reprises dans les caves de l'école, le Messerschmitt abattu derrière chez lui ni cette nuit passée debout sur son lit pendant le pilonnage de Villeuneuve-Saint-Georges ; le souffle des bombes avait fait trembler les volets toute la nuit, l'horizon s'était embrasé de rouge et il s'était imaginé errant au milieu des

ruines à la recherche de ses parents. Il n'avait pas oublié non plus les cauchemars où il hurlait son innocence face à un peloton à croix gammée. Il se souvenait aussi parfaitement de ses peurs, chaque été, lors du passage de la ligne de démarcation quand il partait rejoindre ses tantes en Auvergne pour les grandes vacances. L'apparition de l'Allemand casqué, flanqué d'un poignard et chaussé de bottes luisantes glaçait le compartiment. Chacun se terrait soudainement comme s'il avait mauvaise conscience.

- *Ausweiss, papieren !*

Peut-être que l'hostilité viscérale qu'éprouverait toujours par la suite Antoine pour les frontières était née là, sous la férule de la Wermacht, bien avant la rencontre avec le Belzébuth suisse.

Depuis le fameux concours, le fils Bretonnole n'avait cessé de collectionner laborieusement cartes et dépliants touristiques, plutôt rares à l'époque, et s'était précipité dans le premier bureau de tourisme japonais à Paris. Il avait commencé par classer les brochures jaunies des excursions faites par sa mère avant-guerre. Elle, au moins, avait voyagé comme en témoignaient ses albums de photos la montrant, chapeau cloche et jupe charleston, devant le Mont Saint-Michel, les châteaux de la Loire ou le Cirque de Gavarnie. Il sentait chez elle cette même curiosité d'esprit, cette envie de comprendre qui le taraudait déjà.

C'est avec regret que le proviseur du collège Saint-Augustin le vit quitter ses études pour aller travailler dans un restaurant à Deauville. Gamin, il avait été ébloui par la grande toque blanche d'un cuisinier. « Le service de salle, c'est la porte d'entrée vers la cuisine » avait déclaré la mère qui ne tenait pas à voir son fils à l'usine.

Il se mit à trembler lorsqu'il se retrouva seul dans le brouhaha de la gare. Mâchoires crispées, cœur battant, à seize ans, il débarqua à Deauville déterminé à ne pas abandonner. L'air marin qu'il humait pour la première fois lui donna un coup de fouet. Le cri surprenant des mouettes n'arrivait toutefois pas à le tirer de son anxiété : comment allait-il être accueilli ?

Mémorables, ses débuts au Maxim's, le restaurant chic d'une ville chic. D'emblée, Antoine prit le métier de loufiat en grippe. Col cassé, nœud papillon, gilet, plastron et queue de pie au vent, il se sentit transformé en pingouin. Malheureusement ce déguisement n'évoquait pas la Terre Adélie ! Le maître d'hôtel, un gros personnage onctueux aux cheveux gominés lui déplut instantanément. Après avoir nettoyé des cendriers et compté les nappes sales, il dut préparer une armée de pots de moutarde. Les odeurs lui donnèrent la nausée tout comme plus tard celles des tapis et tentures de la salle de restaurant aux colonnes dorées et aux lustres étincelants où dînait du « beau monde » : le fils de l'Aga Khan entouré d'un essaim de jolies filles, l'actrice Esther Williams et son bruyant manager américain, le danseur Antonio avec sa cour de mignons... La senteur des orchidées, le relent des havanes, l'âcreté des magnum de

champagne : Antoine crut vomir et il dut surmonter un instant de désespoir. Il aurait pu fuir mais l'idée ne lui traversa pas l'esprit. Il voulait mériter la confiance de ses parents. Il se domina et, tel un galérien attaché à la rame, courba l'échine.

« Commis de rang », il devait galoper à la cuisine chercher les plats contre le bon donné par son chef et débarrasser assiettes sales et plats vides. Ronde essoufflante. D'autant plus essoufflante que ladite cuisine se trouvait au sous-sol. Le moment arriva où l'apprenti affolé se présenta à l'aboyeur pour retirer un plat de canards à l'orange pour la table numéro quinze, le directeur des usines Singer. Lorsqu'il aperçut ce plat de fête pompeusement décoré avec ses trois canards bien en ligne, il eut un instant d'hésitation. Le plat lui paraissait anormalement long. Trop chargé. Comment le soulever ? Il effectua d'abord un premier voyage pour porter assiettes chaudes et légumes, se demandant anxieusement comment il allait transporter les fichues bestioles. Il aurait aimé demander de l'aide mais il ne connaissait pas les autres commis. A la troisième tentative il hissa l'échafaudage à hauteur d'épaule sous l'œil inquiet du rôtiiseur. Il gravit précautionneusement les escaliers sentant venir la crampe. Avant de pénétrer dans la salle de restaurant, il fallait croiser un couloir par où déboulaient les garçons qui desservaient. Un croisement à angle droit sans visibilité, caprice de l'architecture ! Antoine s'engageait lentement, plat en avant, à l'aveuglette lorsqu'un habitué du service déboucha de sa droite à folle allure en hurlant « chaud, chaud » le visage dissimulé derrière une impressionnante pile d'assiettes sales et vint heurter de plein fouet le chef-d'œuvre « canaresque ». Choc brutal. Le plat du débutant s'alléga d'un coup, chacun des canards avec tranches d'oranges cannellées, bouquet de persil et papillotes s'étant envolé dans une direction différente. Antoine, penaud, se mit à leur recherche dans la sciure du parquet et les débris d'assiettes.

- P'tit con, tu peux pas faire gaffe, brailla l'autre soudain les mains vides, la veste maculée de sauce, une fourchette piquée dans le gilet.

- P'tit con, hurla le cuisinier-aboyeur qui, du coup, arrêta de peloter les serveuses, il a fallu une demi-heure pour décorer ce plat, fais gaffe le prochain coup, ou je te botte le cul !

Quelle soirée ! Antoine, dépassé, courait comme un dératé. Il en avait complètement oublié sa timidité initiale en apercevant la foule des clients. Pris dans un tourbillon, il ne sentit pas le temps s'écouler. Ayant vu à midi que les garçons qui servent des plats alléchants devaient se contenter d'une médiocre pitance, Antoine savait qu'il était primordial de se garder les restes des canards valdingueurs. Au lieu de remporter le plat, il le fit disparaître prestement sous sa console de travail là où l'on garde assiettes, couverts, sauces et réchauds.

Dans le feu de l'action, le jeune Parisien ne remarqua rien tant son chef le harcelait mais il trouvait qu'il avait de plus en plus de mal à fouler le tapis. Comme s'il s'engluait. Il est vrai que le tapis était moelleux et que ses mollets

commençaient à souffrir de la ronde infernale du service. Avant de pousser les portes battantes, il souleva un pied puis l'autre. Stupéfaction ! Des filets jaunâtres reliaient ses semelles au tapis. On pouvait le suivre à la trace. Il avait mis les pieds dans le plat. Le plat de canards. Son plat !

- Fonce me chercher six tasses à café.

Antoine n'en trouvait pas. Pour cause, chaque garçon cachait ses tasses et ses couverts. Il en avait même remarqué un qui sortait les cuillères à café devant le client directement de sa poche de gilet et un autre qui extrayait louche et couteau à découper des battants de sa queue de pie ! Pauvre Antoine qui allait retourner bredouille. Pas de tasse à l'horizon. Soudain, perchée très haut sur une étagère, il en aperçut une. Il dut se jucher sur un tabouret pour l'atteindre. « Et d'une », pensa-t-il. Mais la tasse était pleine, un serveur avait dû la mettre de côté pour l'ingurgiter entre deux courses. Le café atterrit sur le plastron du malheureux qui se transforma en papier mâché sous l'effet de l'impact brûlant.

- P'tit con, lui lança encore son chef de rang excédé en le voyant réapparaître avec une énorme tache brunâtre sur la poitrine et une seule tasse à la main.

L'infortuné se prit à détester de plus en plus ce métier mais il ne lui vint pas à l'idée de tout quitter et de rentrer chez lui.

Touché par son opiniâtreté, le chef finit par le prendre en sympathie et, une fois la saison estivale terminée, l'emmena avec lui comme garçon d'étage à l'hôtel Normandy. Une imposante bâtisse de cinq cents chambres, style normand, couverte de lierres, qui jouxte le casino sur la célèbre promenade des planches à Deauville. La ronde de l'absurde continuait.

Antoine courait maintenant, plateaux à l'épaule et plats sous cloche, le long d'interminables corridors pour servir de puissants industriels, des vedettes du spectacle, des sheiks gâteux veillés par de superbes créatures louées au bar ou bien de vieilles marquises mélancoliques qui l'attendaient allongées demi nues – « ma corvées de sieste » ironisait le chef Antoine. C'était l'époque où l'énorme Farouk, roi d'Egypte, déféquait dans les ascenseurs.

Au troisième étage travaillait un valet de chambre suffisant à gilet jaune zébré de noir qui « râlait » continuellement. Un jour, il fit remarquer que les chaussures du nouveau commis ne brillaient guère, que c'était une honte pour un palace d'engager de tels employés, qu'avec un peu « d'huile de coude », il pourrait avoir l'air convenable. Tard, ce soir-là, Antoine alla placer ses chaussures devant une chambre inoccupée – pour être sûr de les retrouver le lendemain ! La première occupation dudit valet en arrivant vers les cinq heures du matin était justement de faire briller l'armada de souliers alignés dans les couloirs. Il y mettait un soin particulier. Toute sa fierté. Antoine récupéra des chaussures miroitantes et fut récompensé de son astuce par un : « C'est bien mon p'tit gars, tu vois, faut écouter les anciens. »

Sa seule consolation dans les moments hostiles, aux heures de cafard, était de gagner la plage, près du pont de Trouville, de se laisser griser par la vigueur

de l'air marin et d'écouter l'appel du large. Son esprit s'envolait alors par dessus la Manche, vers la côte anglaise. Il essayait d'en imaginer les blanches falaises. Mais comment s'y rendre ? Qui pourrait l'aider ? Apprendre l'anglais devenait une obsession car il trouvait ridicule de ne pas comprendre la majorité de ses clients. Le jeune Bretonnole échafaudait mille stratagèmes : il s'imaginait tapi dans un canot de sauvetage ou encore s'échappant d'un hublot lorsque le capitaine aurait le dos tourné. A la Tintin.

Parfois, son désir de gagner l'Angleterre devenait si fort qu'il se sentait prêt à partir à la nage !

Un jour, Antoine fut convoqué par le directeur du Normandy. Il craignait d'essuyer une réprimande pour avoir servi la soupe du personnel à un client.

Mais le directeur qui avait remarqué ce garçon courageux avait autre chose en tête.

- Je cherche des garçons pour aller travailler en Angleterre la saison prochaine. J'ai pensé à vous. Vous pourriez y apprendre l'anglais. C'est toujours un avantage dans notre profession...Réfléchissez.

Antoine en eut le souffle coupé. C'était tout réfléchi ! La minute tant attendue le prenait par surprise. C'est avec enthousiasme qu'il annonça la nouvelle chez lui, dès son retour.

- Tu te crois malin de partir si loin, marmonna son père, dans une semaine tu seras de retour !